

quis de Dangeau fut chargé du soin de porter le toast aux reines du gâteau, qui étaient Mlle de Rambures, pour la première table; Mlle de Gontaut, pour la deuxième table.

Louis XIV prit, paraît-il, un tel plaisir à cette fête, qu'il voulut la recommencer huit jours après. Cette fois, la fève du gâteau de sa table lui échut. Une princesse, qui lui tenait par les liens du sang, lui fit alors demander sa protection en toute éventualité et cela pour le reste de ses jours.

—Je la lui promets, répondit le roi, pourvu que les événements fâcheux qu'elle veut prévenir ne soient pas attirés par elle.

Le dîner prit fin, à la table des hommes, par l'introduction d'un personnage du Carnaval qu'on promena par les salles en le saluant de refrains comiques.

Si cette aimable habitude était tenue en honneur à la Cour, elle ne l'était pas moins chez les plus humbles sujets du royaume. Nous ne pouvons rechercher ici les modes divers qu'on avait de fêter les Rois dans les provinces. Une des plus antiques coutumes, et la plus généralement répandue, est celle indiquée par Pasquier dans ses recherches sur l'histoire de notre pays:

"Le gâteau coupé est autant de parts qu'il y a de convives, on met un petit enfant sous la table, lequel le maître interroge sous le nom de Phébé (Phébé ou Apollon), comme si ce fût un enfant qui, en l'innocence de son âge, représentât l'oracle d'Apollon. A cet interrogatoire, l'en-

fant répond d'un mot latin: "Domine" (seigneur, maître). Sur cela, le maître l'adjure de dire à qui il distribuera la portion du gâteau qu'il tient en sa main l'enfant le nomme ainsi qu'il lui tombe en la pensée, sans acception de la dignité des personnes, jusqu'à ce que la part soit donnée où est la fève. Celui qui l'a est réputé roi de la compagnie, encore qu'il soit moindre en autorité. Et, ce fait, chacun se déborde à boire, manger et danser."

Cette dernière mise en scène est un peu bien compliquée; du moins, aurait-on pu en garder quelque vestige. Presque rien n'en est demeuré. Si, d'aventure, la galette ornée de sa fève nous est servie, on la grignote sans pitié, du bout des lèvres, d'un air à demi dédaigneux... On ne croit plus aux vertus spirituelles de l'Épiphanie; on n'en aperçoit plus le côté symbolique et touchant. Je souhaiterais que l'on continuât d'en aimer la poésie.

Méditez l'exemple des Anglais, la fidélité, la tendresse, qui les lient à la célébration, dans les formes usitées, des solennités intimes de Christmas. Les habitants du Royaume-Uni se feraient hacher en morceaux plutôt que de renoncer à manger, le jour de Noël, une tranche de pudding national. Le pudding leur est aussi cher que la fameuse abbaye, panthéon de leurs grands hommes. Ce sont des conservateurs. Nous sommes des iconoclastes. Nous ne respectons pas plus nos vieilles mœurs que nos vieilles rues. C'est dommage. Réagissez contre cette barbare indifférence.

Tirez, mes amis, tirez les Rois!

